

Étude des pratiques



Le point sur *PowerPoint*. Dérives et confusion

Luc Desnoyers

Professeur associé (retraité), Département des sciences biologiques, Université du Québec à Montréal, Canada
desnoyers.luc@videotron.ca

Résumé :

Incontournable dans la présentation de communications orales, *PowerPoint* est paradoxalement fréquemment mal maîtrisé et mal utilisé, ce qui lui vaut des critiques acerbes. Une revue critique de ses origines, de ses affordances, des fondements des reproches qui lui sont faits et de son usage effectif permet de mettre en lumière combien *PowerPoint* est une « machine rhétorique » qui modifie les genres communicationnels en y exacerbant l'usage de l'image.

Mots-clés : *PowerPoint*; origines; affordances; critique; usage.

PowerPoint has become an unavoidable tool in oral science communication. It is paradoxically frequently not mastered or used adequately, and therefore harshly criticized. This paper is a review of its origins, its affordances, of its effective use and of the foundations for criticism. It is concluded that PowerPoint is a "rhetoric machine" modifying communicational genres by boosting the use of images.

Keywords: *PowerPoint*; origins; affordances; appreciation; uses.

Introduction

Le logiciel *PowerPoint* est largement utilisé dans l'enseignement, les conférences, les congrès scientifiques, et même dans les communications internes des entreprises et des appareils bureaucratiques. Cet emploi généralisé permet malheureusement de produire des documents dont l'efficacité communicationnelle est très souvent déplorable. Il a d'ailleurs suscité des critiques virulentes, et même des appels au boycott, surtout aux États-Unis. Éducateurs, ergonomes et spécialistes de la communication constatent que l'emploi de ce logiciel se fait très généralement à la suite d'un apprentissage sur le tas, sans formation aux principes d'une conception performante des affichages, ni d'ailleurs de leur utilisation. Il s'impose donc en quelque sorte une revue des origines du logiciel, de ses affordances réelles, des critiques que soulève son usage et une mise en perspective des conditions comme des conséquences de son emploi.

Origine et évolution du logiciel

PowerPoint est né au milieu des années 1980 de la volonté de créer un support informatique aux réquisitions de préparations de diapositives 35 mm acheminées à des graphistes. L'évolution du concept a mené à la production d'un logiciel de conception graphique d'abord connu sous le nom de *Presenter* (Parker, 2001 ; Gaskins, 2008). L'objectif était désormais de permettre à tout usager de concevoir lui-même ses images, sans avoir recours aux services de graphistes. Le produit, commercialisé en 1987 pour *Apple II*, permettait de concevoir à l'écran des images imprimables en noir et blanc, que l'on transposait sur transparents à l'aide d'un photocopieur. Peu après son lancement, Microsoft acheta le logiciel et le fit évoluer et connaître en l'intégrant à sa suite *Office*, sous le nom de *PowerPoint* (PPT), visant surtout le monde des affaires mais aussi celui de l'éducation. Au début des années 1990, avec l'avènement des projecteurs électroniques, le programme permit d'effectuer les premières projections directement d'un micro-ordinateur. Celles-ci pouvaient maintenant être conçues à partir de modèles intégrés, qui conduisaient à des mises en page préformatées. Des transitions, des animations, l'insertion de « cliparts » depuis une graphothèque vinrent s'ajouter progressivement aux possibilités. Bientôt, pour contrer la phobie appréhendée de la page blanche chez les usagers, on rajouta le « *AutoContent Wizard* », assistant à la création de présentations qui pourraient être construites en des séquences d'images répondant à des contenus types et à des formats prédéterminés. Le logiciel continue d'évoluer ; une version 2007 présente quelques nouveautés utiles, qui confirment cependant que le logiciel a atteint une vitesse de croisière. Il est utile de faire le bilan de ce que permet effectivement *PowerPoint*.

Les affordances de *PowerPoint*

Quand on lance *PowerPoint*¹, on se retrouve exposé à une première fenêtre où les icônes de *Word*, *Entourage*, *Excel* et *PowerPoint* nous rappellent combien le logiciel est intégré à la suite *Office* de Microsoft. Surlignée en bleu, une petite fenêtre invite à lancer une nouvelle présentation *PowerPoint* en y cliquant. On ignore la plupart du temps un menu sis à gauche, qui offre d'emblée une liste de formats prédéfinis de mise en page pour toutes sortes de documents — nous y reviendrons. Le clic ouvre une fenêtre en mode « normal » où une « diapositive »² se présente avec deux espaces de texte préformatés : en haut se présente une plage pour un titre, en bas une autre pour un sous-titre, tandis que les diapositives suivantes départagent un espace titre et un espace texte. C'est là la mise en page suggérée par défaut : le menu « Format » en offre cependant 24 différentes, agençant textes, images, listes à puces, graphiques, organigrammes et clips multimédia. Par défaut également, les diapositives s'affichent avec un fond blanc et le texte en caractère Arial noir. Mais douze « jeux de couleurs » s'offrent dans le menu « Format » : ce sont en fait douze palettes faites chacune d'un ensemble de huit couleurs, dont deux sont assignées l'une au fond et l'autre au texte, les autres servant aux ombres portées, aux accentuations, aux liens hypertexte, etc. Le choix ne s'arrête cependant pas là, puisque le même menu offre, en plus, des « modèles » de diapositives : une vingtaine se définissent en fonction du contenu (certificat, didacticiel, plan marketing, présentation de projet, etc.), tandis que plus d'une centaine se déclinent selon la présentation graphique souhaitée (alchimie, ballons colorés, codes barre, étoile de mer, etc.). Comme chacun de ces modèles peut s'accommoder d'une autre palette de couleur, d'une autre mise en page (etc.), les permutations font que l'offre est considérable :

1. Les commentaires se font ici en référence à la version 11.3.5 de *PowerPoint* 2004 pour Mac.

2. Bien qu'inapproprié, le terme « diapositive » (en anglais *slide*) est consacré par Microsoft pour désigner une page-écran.

le nombre en est en fait incalculable, puisque l'utilisateur peut modifier à sa guise, par exemple, les palettes de couleur.

Comme si ce n'était pas suffisant, *PowerPoint* offre aussi de structurer les présentations qui y seraient produites. La « Bibliothèque de projets » du menu « Fichier » propose pour chacun des « modèles de contenu » une séquence de diapositives dont le contenu est à inscrire selon des formats prédéfinis. Le modèle « didacticiel », par exemple, prévoit une diapositive d'introduction, suivie d'un ordre du jour, d'une présentation générale, d'un vocabulaire, d'un sujet 1, un sujet 2, un résumé et une diapositive finale qui précise les « autres sources d'information » ; à chaque diapo, des commentaires précisent le contenu informationnel à inscrire. Cette fonction est le fruit de l'Assistant sommaire automatique que ses créateurs, non sans un certain humour, ont qualifié, de « *AutoContent Wizard* », le magicien-concepteur.

Deux autres outils majeurs s'ajoutent encore à cette panoplie, pour l'animation des images et les effets de transition. *PowerPoint* offre d'animer les éléments présents dans une diapositive : une douzaine de modalités sont accessibles depuis le menu « diaporama », qui font apparaître des éléments de l'image en les faisant glisser vers leur position, qui l'ouvrent en damier, etc. En fait, si l'on se donne la peine de personnaliser l'animation depuis le même menu, une cinquantaine de possibilités s'offrent qui font par exemple défiler le texte en effet boomerang, toupie, lacet, etc. Et toutes ces animations peuvent s'accompagner d'effets sonores puisés dans une sonothèque ou copiés à partir d'une source extérieure. *PowerPoint* offre enfin des modalités de transition d'une image à l'autre lors de la projection ou du visionnement ; plus d'une soixantaine sont accessibles, qui offriront un fondu, une ouverture en rayons de roue, imiteront les transitions des projecteurs à diapositives, etc. Et on ne se contente pas ici des seuls effets visuels : il est possible d'ajouter aux transitions aussi des effets sonores : la sonothèque offre plus d'une cinquantaine de sons qui vont de la caisse enregistreuse au coin-coin en passant par les applaudissements et le roulement de batterie...

PowerPoint offre de produire toutes sortes de documents, à imprimer comme à projeter, alors qu'il n'était destiné au départ qu'à la conception de « diapositives ». Cette vocation initiale a amené à guider l'utilisateur dans la conception de documents qui sont « mis en page » sous un format particulier. *Word*, de son côté, permet de rédiger des textes qui se construisent, quelle qu'en soit la longueur, en référence au format de la feuille de papier ordinaire, soit en A4 ou en 8,5 sur 11 pouces : l'affichage peut se faire en continu, comme si le papier appartenait à une bobine qui défile sur l'écran, ou en page à page. *Excel* pousse à fond la métaphore du bureau : le tableur ouvre un ensemble de pages virtuelles, mises côte à côte sur l'écran et au-delà. Chacune comporte rangées et colonnes où l'on peut inscrire une quantité importante de données. Les graphiques que l'on peut créer à partir de ces données peuvent être disposés à côté ou par-dessus les tableaux, comme si on les plaçait sur son bureau. *PowerPoint* a son format bien à lui, hérité de l'univers de la microinformatique : c'est celui de la page-écran. Tout document qu'on y élabore est irrémédiablement ramené à ce format, fractionné en unités qui ne sont pas seulement des unités physiques, mais bien des unités conceptuelles : il faut ici penser un document non pas en chapitres, en paragraphes, mais bien le découper en pages-écrans se succédant dans le temps.

Dans le vocabulaire de *PowerPoint*, le logiciel sert à produire des « présentations » constituées d'une série de « diapositives ». Les termes sont ambigus, ce qui est peut-être inévitable dans la mesure où *PowerPoint* se veut un outil à tout faire. Certaines fonctions (animation visuelle et sonore) sont *de facto* réservées à la visualisation sur écran ou à la projection. Certains documents (p.ex. les « certificats ») sont manifestement conçus pour l'impression. Mais la majorité sont sans destination claire, et les nombreux modes

de sauvegarde des documents en témoignent. Et tout peut être imprimé, à raison de 1 à 9 pages-écrans par page, ou encore sauvegardé en format PDF. Il n'est alors pas étonnant que *PowerPoint* serve effectivement à produire bien des choses fort différentes. Il faudrait pourtant retenir qu'il est devenu, d'abord et avant tout, un logiciel de mise en pages-écrans.

L'usage de *PowerPoint*

PowerPoint a connu un succès fulgurant, au point de faire presque disparaître tous les programmes concurrents. Microsoft estimait il y a quelques années que plus de 300 millions d'utilisateurs avaient acheté le programme : il y a des milliards de présentations PPT en circulation dans le monde. Il suffit de taper le nom de *PowerPoint* sur Google pour se rendre compte de l'usage qui en est fait : lors de la rédaction de ces lignes, près de 90 millions de pages sont dénombrées en anglais, contre 1,2 million en français. Ces pages sont en bonne part des présentations PPT que leur concepteur a affichées sur une page Web.

Il y a là de quoi faire un diagnostic rapide de l'usage de PPT : on constate volontiers que si l'usage massif du logiciel permet de créer certaines présentations ergonomiquement correctes, nombre d'entre elles sont porteuses de tous les défauts imaginables : images de textes surchargées, souvent exclusivement sous forme de listes à puces, lisibilité restreinte, graphiques illisibles, couleurs criardes, décoration fantaisiste, animations superflues, transitions insolites : tout y passe (Desnoyers, 2007). Rien d'étonnant donc à ce que l'expression « *Death by PowerPoint* », qui traduit maintenant l'ennui mortel que suscite un bon nombre de présentations PPT, se soit répandue comme une traînée de poudre depuis 2003 (Hotz, 2003) et génère, à son tour, des centaines de milliers de pages recensées par Google!

Face à pareilles dérives dans l'usage de PPT, les réactions et les critiques ont vite commencé à se faire entendre.

Les critiques

Un des événements marquants du mécontentement latent face au recours massif à PPT est sans doute la parution sur Internet, au tournant du millénaire, d'une satire virulente. Elle émanait d'un informaticien au service de la NASA (Norvig, 2000). L'auteur a raconté comment, de retour d'une réunion où il a été dégoûté du nombre de mauvaises présentations faites à l'aide de PPT, il a imaginé en produire une caricature cinglante (Norvig, 2007). Frappant au cœur de l'imaginaire étatsunien, l'auteur transforma le « *Gettysburg Address* » du président Abraham Lincoln, cet incontournable de la rhétorique étatsunienne, en une présentation PPT modelée selon le *AutoContent Wizard*. Le constat s'impose, au visionnement de ces six images, qu'il est impossible de reconstituer l'essence même du message de Lincoln dans les transformations que lui a fait subir sa version PPT. La charge a eu un succès fulgurant, et elle a été citée dans toutes les critiques de PPT depuis.

Les milieux militaires étatsuniens semblent avoir fait rapidement partie des plus grands usagers de PPT. Selon Jaffe (2000), depuis le Pentagone, le Général Stelton a lancé en 2000 un cri d'alarme. Les militaires en étaient venus selon lui à considérer PPT comme le substrat optimal de leurs communications et ils consacraient un temps considérable à produire ainsi des documents extrêmement détaillés, surchargés d'information textuelle et graphique, enjolivés parfois d'ornements superflus et de transitions fantaisistes. Les documents ainsi produits s'avéraient souvent illisibles, et ils encombraient les transmissions militaires. Les « *PowerPoint Rangers* », ces nouveaux bureaucrates amateurs de PPT, auraient tout intérêt

à revenir à la production de rapports discursifs pour la préparation des briefings, selon le général. Comme le souligne Pece (2005), l'insatisfaction gronde, du côté des militaires, du fait que la circulation de documents PPT souvent fort élaborés se substitue à la tenue de réunions regroupant les personnes impliquées.

Dans les milieux d'affaires, une des premières réactions visant spécifiquement PPT semble avoir été celle qu'a publiée Stewart (2001) dans le magazine d'affaires *Fortune*. Le titre de l'article est brutal : « *Interdisez-le tout de suite : on ne laisse pas ses amis utiliser PowerPoint!* » L'auteur rappelle avoir été horrifié dès 1991, en faisant une tournée des bureaux de la General Electric : on consacrait en pure perte, selon lui, un temps considérable à la préparation de transparents depuis *PowerPoint*. Selon Stewart, en plus d'exiger des dépenses importantes en temps et en ressources, PPT est un monopole, il est inévitable, monotone, intellectuellement suspect parce que réducteur, et il réduit l'assistance à la passivité.

Dans le *New Yorker*, Parker (2001) y va de sa charge quelques mois plus tard. Le journaliste cite les critiques émanant d'abord du PDG de Sun Microsystems, qui aurait préconisé dès 1998 l'interdiction de l'usage de PPT dans son entreprise, pour des raisons de productivité³. Il expliquait que les documents PPT constituaient des fichiers gigantesques qui encombraient les systèmes de communication.

La réaction la plus médiatisée face à PPT s'est sans doute produite lors de la publication du rapport officiel sur l'accident survenu à la navette Columbia, qui fut détruite lors de son retour sur terre. La Commission chargée de l'enquête (Columbia Accident Investigation Board, 2003) avait demandé l'avis de Edward Tufte sur un document PPT produit par Boeing juste après le décollage de la navette, et qui servit de base pour l'analyse des risques lors du retour du véhicule. Tufte y est extrêmement sévère quant à la qualité des treize pages de ce document. Outre le fait que le style employé atténue la portée des risques, les images sont, formellement, des échecs lamentables en termes de communication. Une des images, citée en exemple, comporte 11 phrases jargonées, présentées sous forme de listes à puces sous six niveaux hiérarchiques, autant de puces différentes et de tailles de caractères. Comme ce sont de pareils documents qui sont transmis vers les cadres supérieurs, la Commission conclut qu'il n'est pas étonnant qu'un gestionnaire ne puisse comprendre que le document décrivait en fait un problème crucial, lequel mettait en péril la vie des astronautes. Elle souligne que le recours endémique aux rapports sous forme de documents PPT est typique du problème de communications à la NASA. La divulgation récente d'un document produit pour les plus hautes sphères de l'administration en marge de la planification de l'intervention étasunienne en Irak (USA National Security Archives, 2007) confirme pleinement ce jugement : interminables listes à puces jargonées, graphisme encombrant se succèdent sur 13 images surchargées.

Nombre d'auteurs se sont faits des critiques de *PowerPoint*, comme en atteste la bibliographie de Reder (2004). Mais c'est finalement à Tufte, ce maître du graphisme, qu'il revint d'asséner la charge la plus virulente. Dans un texte intitulé *The Cognitive Style of PowerPoint*, maintenant intégré à son dernier ouvrage (Tufte, 2006), l'auteur présente une charge en règle contre le logiciel et l'usage qui en est fait. Tufte dénonce ce qu'il appelle le « style cognitif » de *PowerPoint*. Selon lui, les propriétés de PPT font qu'il est conçu pour le seul présentateur et ne tient compte ni des récepteurs ni du contenu. Les présentations par défaut compactent les faits et les raisonnements, notamment parce qu'elles ne formatent les textes que comme des listes à puces. Elles fragmentent ainsi la pensée en petites unités détachées, ce qui mène Tufte à parler d'un « style cognitif » propre

3. Peu de temps après, Sun Microsystems se portait acquéreur d'un programme semblable qui fait partie de sa suite *StarOffice*, concurrent de *Microsoft Office*. La charge de Mc Nealy n'était peut-être pas sans arrière-pensée.

à *PowerPoint*. Elles imposent d'ailleurs alors une structure extrêmement hiérarchique et linéaire au contenu. Elles morcellent énoncés et données en fragments minimums que l'on doit séquencer rapidement, plutôt que de permettre des comparaisons structurées dans l'espace. Elles offrent une faible résolution spatiale, la quantité d'information présentée par unité de surface s'avérant plus faible que dans tous les autres médias. Elles incitent à un affichage criard (Tufte crée l'expression « *PowerPoint Phluff* » pour s'en moquer) qui fait appel au tapage graphique (« *chartjunk* ») et présente des tableaux et des graphiques mal conçus. Elles s'encombrent de logos et mettent l'emphase sur la forme plutôt que le fond. Elles sont finalement d'un commercialisme suffisant qui traduit l'information en baratin publicitaire et font du conférencier un marchand de foire. De quoi, selon Tufte, travestir toute présentation en boniment tapageur et tape-à-l'oeil.

Pour et contre Tufte

La charge de Tufte a connu un succès retentissant et elle a suscité acquiescement aussi bien que critiques (Kjeldsen, 2007). Le titre de l'essai mène d'ailleurs à des dizaines de milliers de pages sur Google.

Il y a plusieurs problèmes dans cette charge. Le premier, peut-être le plus important, est d'ordre méthodologique. Tufte se fonde essentiellement sur l'analyse fine qu'il a faite de certains documents PPT utilisés à la NASA, qu'il considère a priori comme représentatifs de ce qui se fait dans les milieux d'affaires, dans les officines gouvernementales et militaires, ce qui n'est pas démontré. Tufte réfère à une étude qu'il a faite de 1460 pages de texte extraites de 189 rapports présentés sous forme PPT sur Internet; les seules données qu'il présente de ces études concernent le nombre médian de mots par page. Il y a donc ici un biais de sélection : l'échantillon ne pourrait être représentatif que de ce type particulier d'usage qui est fait de *PowerPoint*, la rédaction de rapports, et non pas des différents usages du logiciel. Tufte fait grand cas d'un document qu'il présente comme représentatif de ce que l'on obtient avec le « *AutoContent Wizard* », la version PPT du célèbre discours du président Lincoln à Gettysburg; or, nous l'avons mentionné, ce document se voulait une dénonciation du recours abusif à *PowerPoint*. Il est pour le moins étonnant de fonder la critique d'un produit sur sa caricature. La validité des analyses et de la portée des conclusions s'en trouve limitée, comme l'a souligné aussi Doumont (2005).

La charge de Tufte est aussi fautive sur un autre plan. Elle se fonde sur la comparaison d'affichages graphiques dans nombre de journaux et dans des périodiques scientifiques prestigieux, que l'auteur met en rapport avec les modèles de présentations PPT préconisés dans 28 ouvrages différents ou par des universités prestigieuses. On compare donc des préconisations visant surtout des documents produits pour accompagner des communications orales à des documents destinés à la lecture simple sur écran ou à l'impression, comme s'il s'agissait du même média. Il y a là une erreur capitale, qui fait l'impasse sur la différence essentielle entre image projetée et image imprimée (Desnoyers, 2005; Doumont, 2005; Yates et Orlikowski, 2006). En effet, l'image imprimée peut être fort dense, avoir une haute teneur informationnelle : le récepteur peut la lire et l'analyser en toute tranquillité, à son rythme propre. Au contraire, l'image projetée est présentée souvent assez brièvement, en même temps que des énoncés verbaux qui peuvent être assez denses. Le récepteur doit alors partager son attention entre les canaux audio et visuel. Il y a évidemment une limite à la quantité d'information qu'il peut traiter à la fois et de ce fait, l'image projetée ne peut et ne doit jamais avoir une aussi haute teneur informationnelle que l'imprimé. Des études comme celles de Mayer (2001, 2003) montrent de façon convaincante la nécessaire complémentarité des deux médias et l'inefficacité des situations où ils sont mis en concurrence. Les remarques de Tufte sur la trop faible densité informationnelle des

documents PPT ne seraient donc fondées que lors de l'usage qu'on en fait pour concevoir des imprimés. Elles ne sauraient s'appliquer à l'usage le plus courant, celui d'un document accompagnant une présentation orale.

Le défaut de distinguer projections et lectures a pour conséquence que l'on passe aussi sous silence une dérive importante dans l'usage de *PowerPoint*. À l'époque des présentations orales faites à l'aide de diapositives 35 mm ou de transparents à rétroprojection, il ne serait pas venu à l'esprit des auteurs de faire circuler copie de leurs seuls transparents ou de leurs diapositives comme des documents autonomes. Bien sûr, la faisabilité technique, voire économique, de la chose la rendait peu pratique. Il semble cependant qu'au delà de ces contingences, on considérait tout simplement les images projetées comme des « illustrations » du propos, comme des compléments de la bande sonore de la présentation, jamais comme leur substitut, voire leur résumé. S'il fallait publier ou expédier un compte-rendu d'une présentation, on avait recours à l'écrit discursif, au texte de la présentation orale habituellement rendu en langue écrite plutôt que parlée, au résumé plus ou moins détaillé accompagné de quelques éléments graphiques au besoin. Mais la commercialisation de PPT a incité avec un succès inouï ses usagers à considérer leurs documents comme un substitut à la présentation elle-même, au face à face qui marquait les communications internes des entreprises et des organismes, voire les congrès scientifiques. Il est fréquent de voir apparaître dans les sites tenus par les organisateurs de congrès les « présentations » *PowerPoint* des conférenciers, sans même que ces documents soient reliés au résumé ou au texte de l'exposé. Tout comme de voir des conférenciers offrir d'envoyer leur « *PowerPoint* » par courriel aux demandeurs. Il y a là en quelque sorte une double perversion, le visuel devenant imprimé, le document d'accompagnement acquérant faussement le statut de document autonome.

Par ailleurs, la charge de Tufte sur l'abus que constitue le recours systématique au formatage des textes avec des puces est mieux argumentée. Un texte paru en 1998 dans la *Harvard Business Review* (Shaw et al., 1998), émanant de cadres de la compagnie 3M, mettait déjà en garde contre l'utilisation de listes à puces, qui sont devenues plus tard une caractéristique fondamentale des documents PPT. Les auteurs constataient qu'au sein de leur entreprise, qui s'est entre autres rendue célèbre par ses rétroprojecteurs et transparents, le recours aux listes à puces était endémique, mais qu'il ne permettait que la transmission d'une information schématique, peu contextualisée et inapte à faire connaître les fondements du propos de l'auteur. La liste à puces, avançaient-ils, permet de présenter des éléments dont elle ne dit toutefois pas ce qu'ils ont en commun : ces éléments peuvent constituer une séquence d'événements, être ordonnés selon un critère de priorité ou faire tout simplement partie d'un même ensemble. On pourrait ajouter cette comparaison, voulant que la liste à puces soit à la teneur d'une communication ce que la liste des ingrédients est à la recette gastronomique. Laisse à elle-même, la liste à puces ne peut jamais transmettre les principes organisateurs des éléments, que seul un texte discursif peut rendre avec les nuances requises. Cette intéressante mise en garde semble avoir été longtemps ignorée des usagers et des propagandistes de PPT, jusqu'à ce que Tufte la ramène au premier plan et en rajoute : la phrase est intelligente, dit-il, la liste à puces est à mettre au rang des grognements.

Tufte (1983, 1990, 1997) avait également déjà fort bien documenté dans ses ouvrages antérieurs ses remarques sur l'abus des ornements graphiques (« *chartjunk* »), sur l'inefficacité de nombre de variantes de graphisme telles qu'utilisées sous PPT. La nécessité de faire place d'abord à l'information, de réduire le tapage graphique ont eu un écho positif chez les tenants d'une communication audio-visuelle équilibrée.

Genre communicationnel et style

On comprend mieux l'impact de *PowerPoint* en menant une analyse fine de la nature et de la portée des documents qui y sont produits. Yates et Orlikowski (2006) ont tenté de situer les présentations PPT dans le cadre des genres communicationnels des entreprises, qui conventionnellement comprennent surtout des mémos, des lettres, des formulaires, des rapports. Chacun de ces genres se caractérise par un but, un type de contenu et une forme, des acteurs, des dimensions spatiales et temporelles, et chacun de ces genres structure les interactions entre locuteurs. Il émerge à l'occasion de nouveaux genres, et la présentation en entreprise en est un exemple; celle-ci a donné naissance à un genre corollaire avec l'apparition de *PowerPoint*, qui a pratiquement remplacé toutes les modalités antérieures de présentations. Mais ce nouveau genre génère à son tour des corollaires qui se définissent quant à leurs caractéristiques internes, leur mode d'emploi, les populations visées. Les auteurs montrent de façon fine combien les usages différents de *PowerPoint*, la présentation orale, en direct ou en téléconférence, la copie papier expédiée seule ou commentée oralement, le document visionné sur microordinateur sans bande sonore acquièrent tous un statut et une fonction qui se définit progressivement. L'étude de l'impact de ces différents emplois du logiciel dans des entreprises cibles fait ressortir les altérations du genre original (la présentation par un conférencier) et les modifications de l'efficacité communicationnelle qui s'en suivent. Pour les auteurs, le recours à *PowerPoint* facilite la coopération de plusieurs auteurs dans la préparation d'une présentation, il encourage la concision. Mais dans les présentations orales, la linéarité de l'exposé décourage l'interaction, fait que l'on reporte les échanges à la fin de l'exposé. Les mêmes constats que faisait Tufte reviennent : fragmentation du propos, réductionnisme, surcharge informative, inefficacité de la transmission de l'information. La réaffectation prévue d'une présentation en document autonome, expédié par courriel ou affiché sur un site Internet, amène le concepteur à surcharger encore ses « diapositives », puisqu'il sait combien le changement de media fait perdre une information qui tient au contexte, aux nuances que permet la présentation personnelle. Il en résulte une ambiguïté du genre qui entraîne nécessairement des difficultés de communication.

Le propos central de Tufte visait ce qu'il a appelé le « style cognitif » imposé par *PowerPoint*. Ce thème a retenu l'attention d'un certain nombre d'auteurs. Dans son mémoire, Pece (2005) présente les résultats d'une étude des impacts du recours à *PowerPoint* dans les instances gouvernementales et la bureaucratie étasuniennes. Il constate que la présentation PPT, souvent simplement distribuée par courriel, s'est insinuée dans les genres communicationnels de l'administration au point de largement remplacer la réunion d'information, de discussion, et particulièrement le briefing. Pour lui, les conséquences sont bien de la nature de ce que dénonce Tufte : le format simple et linéaire des présentations, par manque de densité verbale, mettant l'accent sur une description chronologique limitée des problèmes et sur des effets visuels, en fait un véhicule utile pour manipuler la réalité conformément aux visées de l'auteur. *PowerPoint* a donc selon Pece un effet négatif sur les processus critiques et sur les mécanismes de prise de décision.

Kjeldsen (2007) a des propos tout aussi critiques quant à l'utilisation de *PowerPoint* dans les milieux de l'éducation. À ses yeux, l'enseignant devient un présentateur, l'étudiant un récepteur passif, dans bon nombre de cours faisant appel à *PowerPoint*. En préparant un cours, l'enseignant risque d'être emporté par la technologie, par le besoin surtout d'« illustrer » son propos sur l'écran avec des images qui ne sont peut-être pas essentielles à son propos. Le formatage peut recevoir plus d'attention que le propos lui-même, et l'intention rhétorique de l'enseignement peut être perdue de vue. L'effet rhétorique, au pire sens du terme, semble avoir supplanté l'intention rhétorique de l'enseignant.

Aucune analyse ne semble avoir été faite de l'impact de *PowerPoint* sur la communication dans les conférences scientifiques. Une fréquentation régulière des congrès permet tout de même de voir à quel point PPT a influencé le genre de communication qui s'y pratique. Force est de constater que, dans la grande majorité des cas, l'image est maintenant présente sans relâche sur l'écran, pendant tout l'exposé, et souvent même si elle n'est guère utile. Ce qui n'était pas le cas lorsque les conférences s'illustraient à la diapositive ou au transparent. Il est par ailleurs maintenant fréquent que les conférenciers mettent à la disposition des participants une copie électronique, ou même une copie imprimée de leurs images (au détriment de leur texte, faut-il le souligner), ce qui était impensable, voire impossible auparavant. *PowerPoint* a donc forcé une évolution du genre qu'est la communication scientifique, en y exacerbant le rôle de l'image.

En somme

En quelque sorte, ressort donc le constat que *PowerPoint* est une « machine rhétorique », comme le dit D'Huy (2007). Conçu à l'origine pour permettre au conférencier de concevoir librement des images à projeter, « *Presenter* » a été détourné de cet objectif en devenant « *PowerPoint* ». Son nom, on l'oublie trop souvent, annonce tout un programme. Le « *point* » c'est le propos, le point de vue, la thèse de l'auteur. Et « *power* » réfère à la puissance, à l'autorité, au pouvoir, à la force de persuasion. *PowerPoint* n'est pas qu'une simple « machine rhétorique » car il invite non pas à une saine utilisation de la rhétorique mais, comme le pire des sophistes, offre tous les artifices pour convaincre... quel que soit le propos tenu. C'est potentiellement une machine rhétorique perverse.

Force est de constater pourtant qu'il existe nombre d'excellentes conférences fort bien appuyées par *PowerPoint*. Il existe aussi d'excellents documents PPT autonomes disponibles sur Internet (Desnoyers, 2007). En pratique, il est tout à fait possible de faire un usage performant du logiciel, dès qu'on l'aborde de façon critique, si l'on évite la confusion des genres, dès qu'on lui refuse un rôle dans la conception de son propos, si on le confine à son rôle de logiciel de mise en page-écran et de gestionnaire de projection. Et comme le souligne fort à propos Tufte, dans le cas de rédaction de documents écrits, il vaut cent fois mieux recourir à un bon vieux logiciel de traitement de texte!

Le problème de la conception et de l'utilisation efficaces de documents *PowerPoint* dans la communication orale ne diffère pas beaucoup de celui de la communication qui faisait appel au rétroprojecteur ou au projecteur à diapositives. *PowerPoint* n'a fait que compliquer la tâche du conférencier en créant l'impression qu'il est un outil primordial, et que la projection continue d'images sur écran soit nécessaire, voire constitutive de cette forme de communication, ce qui est évidemment sans fondement. Et il existe nombre d'articles et de monographies (Desnoyers, 2005 ; Doumont, 2005) permettant au conférencier de se familiariser avec les fondements et la pratique de la communication efficace.

Références

- Columbia Accident Investigation Board report, (2003). Vol 1, chap. 7, p. 191. http://www.nasa.gov/columbia/home/CAIB_Vol1.html.
- Desnoyers, L. (2005). *La communication en congrès. Repères ergonomiques*. Québec : Presses de l'Université du Québec.
- Desnoyers, L. (2007). Les images dans PowerPoint. *Studies in communication sciences*, 7(2), 85-98.
- D'Huy, P. (2007). PowerPoint, la rhétorique universelle. *Medium*, 11, 12-25.
- Doumont, J.L. (2005). The Cognitive Style of PowerPoint; Slides Are Not All Evil. *Technical Communication*, 52 (1), 64-70.
- Gaskins, R. *Home Page for Robert Gaskins*. <http://www.robertgaskins.com>. Consulté le 17 juillet 2008.
- Hotz, R.L. (2003). Butterfly on a Bullet. The Fate of the Wing Shaped by Politics. *Los Angeles Times*, 24 décembre 2003. <http://www.latimes.com/news/nationworld/nation/la-sci-shuttle24dec24,1,7680698.story?page=1&coll=la-headlines-nation>.
- Jaffe, G. (2000). What's Your Point, Lieutenant? Please, Just Cut to the Pie Charts. *The Wall Street Journal On line*, 26 avril 2000. <http://interactive.wsj.com/archive/retrieve.cgi?id=SB956703757412556977.djm>.
- Kjeldsen, J.E. (2007). The Rhetoric of PowerPoint. *Seminar.net, Media, technology and lifelong learning*, 3 (1).
- Mayer, R. E. (2001). *Multimedia Learning*. New York : Cambridge University Press.
- Mayer, R.E., Moreno, N. (2003). Nine Ways to Reduce Cognitive Load in Multimedia Learning. *Educational psychologist*, 38(1), 43-52.
- Norvig, P. (2003). PowerPoint: Shot With its own Bullets. *The Lancet*, 362(9381), 343-344.
- Norvig, P. (2007). *The Making of the Gettysburg PowerPoint Presentation*. <http://norvig.com/Gettysburg/making.html>. Consulté le 6 mars 2007.
- Parker, I. (2001). Absolute PowerPoint. Can a Software Package Edit Our Thoughts? *The New Yorker*, 28 Mai 2001.
- Pece, G.S., (2005). *The PowerPoint Society: the Influence of PowerPoint in the U.S. Government and Bureaucracy*. Mémoire de Maîtrise en Science Politique, Virginia Polytechnic Institute et State University of Virginia, Blacksburg, Virginia.
- Reder, M. (2004). *PowerPoint. The Good, the Bad, and the Ugly*. <http://ctl.conncoll.edu/ppt/biblio.html>.
- Shaw, G., Brown, R. Bromiley, P. (1998). Strategic sStories : How 3M is Rewriting Business Planning. *Harvard Business Review*, Reprint # 98310, Mai-Juin 1998.
- Stewart, T.A. (2001). Ban it now! Friends don't let friends use PowerPoint. *Fortune*, 5 février 2001.
- Tufte, E.R. (1983). *Visual Display of Quantitative Information*. Cheshire (CT) : Graphics Press.
- Tufte, E.R. (1990). *Envisioning Information*. Cheshire (CT) : Graphics Press.
- Tufte, E.R. (1997). *Visual Explanations*. Cheshire (CT) : Graphics Press.
- Tufte, E.R. (2006). *Beautiful evidence*. Cheshire (CT) : Graphics Press.
- USA National security archives (2007). *Top secret Polo steps* <http://www.gwu.edu/~nsarchiv/NSAEBB/NSAEBB214/index.htm#docs>. Consulté le 4 mars 2007
- Yates, J. A., Orlikowski, W. (2006). The Power Point Presentation and its Corollaries : how Genres Shape Communicative Action in Organizations. Dans Zachary M., Thralls C. (dir.). *The cultural turn : perspectives on communicative practices in workplaces and professions*. Baywood, NY.